

core être les ressources nouvelles, et il est nécessaire que ce soit la France qui nous le fournisse. Cette vérité aussi fut reconnue et mise en pratique par M. Langlais...

... Votre Excellence comprendra que le fait de ce qu'une grande partie des Mexicains ont accepté l'intervention française, de ce qu'ils ont également accepté l'Empire, et le soutiennent aujourd'hui, en dépit des principes républicains qui furent ceux de leur enfance, constitue un argument puissant. Car à l'idée d'intervention et d'Empire se rattache celle de bonne foi, d'ordre, de fidélité au Gouvernement et conséquemment celle de l'Indépendance de la race latine dans le nouveau monde. Telle a été du moins la manière dont a été comprise, ici, la grande conception de l'Empereur Napoléon....

L'alternative pour Votre Excellence est donc celle-ci : ou bien imposer aujourd'hui au Trésor français une charge légère pour terminer une œuvre entreprise par l'Empereur Napoléon, laquelle est grande et utile en elle-même; ou bien vous abstenir de le faire et imposer en conséquence à ce même Trésor français des dépenses et des sacrifices beaucoup plus grands...

La vérité n'était point déguisée, et cette lamentable énumération des embarras du gouvernement impérial avait du moins ce mérite de poser clairement la question et d'éclairer la situation. Le trésor vide ne pouvait subvenir à aucun des services publics. Il importait d'aviser au plus vite. Maximilien sortit un instant de son apathie, et provoqua une conférence, dans le palais de Mexico.

Elle eut lieu, le 1^{er} mai, sous sa présidence, ainsi que le constate le procès-verbal qui en fut dressé :

En la cité de Mexico, le premier de mai mil huit cent

soixante-six, étant réunis dans la salle du conseil, S. M. l'Empereur Maximilien, et sur son invitation S. E. le ministre de France, S. E. M. le maréchal Bazaine, M. de Maintenant, M. Lacunza, directeur des affaires de Finances, M. Castillo, ministre des Affaires étrangères, et le général Garcia, ministre de la Guerre, S. M. l'Empereur manifesta qu'en dépit des travaux entrepris pour l'organisation des finances, on n'était pas encore arrivé à une situation définitivement régulière, et qu'on se trouvait précisément dans la période de transition de la méthode et du système anciens à la méthode et au système nouveaux.

Mais que pendant cette période de transition, la situation du trésor mexicain était tellement précaire et son insuffisance tellement complète, qu'il y avait nécessité d'être secouru par le Trésor français, et que dans le cas où il n'en serait pas ainsi, on se verrait obligé de licencier presque toute la partie de l'armée mexicaine aujourd'hui sous les armes. On demandait en conséquence à M. le Maréchal, ainsi qu'au représentant de la France et à M. de Maintenant, que le trésor français payât l'armée mexicaine.

M. le Maréchal donna lecture de la communication dernièrement reçue de France, par laquelle on n'approuvait pas qu'on eût découvert le Trésor français de certaines sommes, et l'on manifestait que ce fait n'eût plus à se reproduire.

S. M. l'Empereur Maximilien, ainsi que M. le Directeur des affaires de Finances, exprimèrent d'une manière détaillée que la nécessité d'être secouru par la France était absolue et indéclinable, de telle manière que l'œuvre même de l'intervention, le développement de l'Empire et par suite l'entreprise de la France elle-même, serait compromise si le secours demandé n'était pas accordé :

que plusieurs villes et même des départements qui avaient été acquis au prix de grandes dépenses et de bon nombre d'existences, seraient perdus, et que, plus tard, il faudrait pour les recouvrer une plus grande quantité des unes et des autres.

M. de Maintenant interpella le directeur des finances pour qu'il fixât le chiffre du secours demandé et le temps qu'on devrait le fournir. M. Lacunza répondit qu'il croyait nécessaire de huit cent mille piastres à un million par mois et que ce secours devrait continuer jusqu'à la fin de la présente année.

M. Dano et le maréchal Bazaine exprimèrent le défaut d'autorisation pour une telle affaire, et S. M. l'Empereur, reprenant la discussion, dit qu'en faisant abstraction de tous les détails, la question pouvait se résumer en peu de paroles : « *la banqueroute du Trésor ou l'espoir de le sauver,* » que si les personnages qui représentaient la France dans cette réunion ne voulaient pas prendre la responsabilité d'avoir dépensé quelques millions, ils devraient prendre celle d'avoir laissé venir la banqueroute, chose que, très certainement, on pouvait assurer n'être pas dans les désirs de l'Empereur Napoléon, qui s'était toujours montré et continuellement encore tellement ami de l'Empire.

Après une discussion ultérieure, et la déclaration formelle du directeur des Finances que la solution favorable de la question financière était impossible sans ce secours, chose qui fut confirmée par S. M. l'Empereur, M. le Maréchal convint des points suivants :

1° Le Trésor français prêtera au Trésor mexicain une somme de cinq cent mille piastres par mois jusqu'à ce qu'on ait reçu une réponse du gouvernement français auquel on rendra compte de cette affaire.

2° Ce secours sera donné en qualité de prêt, rembour-

sable soit sur les produits des Douanes maritimes, soit sur ce qui existe des anciens emprunts (s'il en reste quelque chose) ou de quelque manière que ce soit, d'après les arrangements faits à Paris entre le Ministre mexicain et le gouvernement français.

3° Le Trésor français commencera à payer immédiatement, jusqu'à concurrence de cinq cent mille piastres par mois, la quotité relative au présent mois de mai pouvant être requise dès demain.

Ce procès-verbal mentionne la discussion et l'arrangement convenu : ce qu'il ne pouvait révéler, ce sont les sentiments par lesquels passa le Maréchal pendant cette discussion. La lettre du 30 janvier 1866 lui donnait des pouvoirs dont l'étendue était illimitée et qui mettaient entre ses mains, à l'insu de tous, la destinée de Maximilien et de son empire.

Il pouvait opposer aux demandes de Maximilien un refus pur et simple : il était couvert par les ordres du Ministre français interdisant toute nouvelle avance.

La conséquence de ce refus était la chute de l'Empereur ; mais là encore il se trouvait couvert par la lettre de Napoléon III qui laissait à sa volonté le soin de consolider l'Empire de Maximilien ou de le renverser. S'il avait eu contre le souverain mexicain cette hostilité qu'on lui a si souvent attribuée, s'il avait nourri ces pensées d'ambition personnelle, dont tant de gens l'ont accusé et l'accusent encore, que ne cédait-il à cette double impulsion ? Il le pouvait en toute sécurité ; il n'eût fait, ce faisant, qu'exécuter à la lettre les instructions de son empereur et les ordres de son ministre.

ville de ces bienfaits. Le corps du génie français transforma la ville pour ainsi dire. Il éleva des ouvrages de fortification, il cura et approfondit les fossés, il travailla enfin à une série de travaux destinés à protéger la place contre les crues périodiques du lac de Texcoco. Ces diverses améliorations coûtèrent une somme de 3,500,000 francs, dont Mexico et le Trésor ne fournirent qu'une partie : ce fut encore le Trésor français qui versa 1,255,000 francs pour compléter le paiement de la dépense. Cela n'empêcha point les Juaristes de déclarer que la France avait pillé les finances mexicaines !

On agit de la même façon pour la réfection du môle de Vera-Cruz, pour la construction de routes, pour la continuation du chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico. Il serait injuste de ne pas nommer ici, parmi ceux qui prirent la part la plus active à ces travaux, le colonel Doutrelaine, le colonel Bressonnet et le capitaine Cord.

Les faits de guerre coûtaient autant d'argent et du sang en plus. L'inconvénient de cette guerre de partisans était d'obliger nos troupes à se disséminer et à opérer par petits paquets. Il arrivait parfois que le chef d'un de ces corps, doué de plus d'audace, ou poussé par le désir d'attirer l'attention par un coup d'éclat, ne conservait pas la prudence nécessaire, et hasardait sa vie, celle de ses hommes, avec une folle témérité. Le commandant de Brian avait été un de ces téméraires : dans les premiers jours de mars, il s'était jeté, avec trois compagnies françaises et un cent de cavaliers mexicains, sur les forces beaucoup supérieures d'Escobedo, et lui-même ainsi que toute sa

troupe avaient été massacrés ; à peine quelques cavaliers avaient-ils pu échapper et porter la nouvelle de ce désastre.

Ces échecs causaient toujours et avec raison une grande tristesse à l'Empereur, et le maréchal Bazaine en souffrait vivement, lui qui, mieux que personne, savait l'inutilité de pareils sacrifices. D'autres engagements victorieux faisaient heureusement compensation ; notamment vers cette même époque, Regules fut battu en plusieurs rencontres. Mais le malheur de la situation amenait toujours ce triste résultat que nos troupes voyaient diminuer leur effectif par leurs victoires aussi bien que par leurs défaites, tandis que les généraux dissidents vaincus retrouvaient comme par enchantement de nouveaux soldats, avec lesquels ils recommençaient la lutte.

Le point noir était toujours la situation de plus en plus mauvaise et périlleuse du général Mejia à Matamoros. Les événements de Bagdad avaient amené un instant de répit, mais Brownsville, d'après les nouvelles qu'il envoyait, restait un foyer d'agitation, « où les dissidents trouvaient l'abri et les ressources dont ils avaient besoin. »

Cette attitude était de nature à encourager l'ambition de Santa-Anna et à favoriser ses projets. Si l'on en avait pu douter, une lettre de lui saisie par hasard dissipait toutes les incertitudes. L'ancien président se préparait à l'action :

... Les moments sont solennels et tous ceux qui peuvent prendre un fusil ou une épée ne doivent pas refuser d'entrer en campagne ; il ne s'agit rien moins que de l'indépendance qui a coûté si cher aux Mexicains. Mes lettres

que Maximilien et ses satellites ont publiées sont considérablement dénaturées. Ces gens-là sont infâmes...

Continue à travailler de toutes tes forces pour soulever les patriotes et qu'ils redoublent leurs efforts pour chasser ces bourreaux qui se vautrent dans le sang de nos pères...

Je n'ai pas reçu la lettre de mon ami le général Cires : dis lui de ma part qu'il ne manque pas l'occasion de se rendre célèbre ; cette occasion tient à un cheveu et elle ne se présente jamais deux fois ; qu'il aille prendre position sur un point de la côte d'où il pourra venir se joindre à moi avec quelques forces quand le moment sera venu. Il approche rapidement et il n'y a pas de temps à perdre.

Par bonheur pour l'Empire, ces menées déplaisaient fort aux Juaristes. Pour combattre ce concurrent, Juárez publia une protestation contre les agissements de Santa-Anna ; on allait jusqu'à l'accuser de haute trahison et jusqu'à le menacer d'un châtement exemplaire, s'il débarquait au Mexique. Fallait-il que la cause de l'Empire fût compromise pour qu'en présence de telles divisions elle ne pût se relever ?

Le gouvernement impérial procédait toujours avec la même lenteur, et ne sortait pas de la période dite d'organisation. On venait de mettre au jour un nouveau projet pour la création d'une armée nationale ! Et ce qu'il y a de plus étonnant c'est que l'incohérence qui régnait en souveraine à Mexico gagnait parfois jusqu'à Paris. La correspondance officielle le témoigne assez.

Le 14 mars 1866, le ministre de la Guerre écrivait au commandant en chef :

Mon cher Maréchal,

L'Empereur se préoccupe sérieusement de ce qui adviendra au Mexique lorsque le moment sera arrivé de rappeler nos troupes. Déjà, d'après ses ordres, je vous ai recommandé de prendre les dispositions nécessaires pour obtenir de l'Empereur Maximilien que les légions française, autrichienne et belge fussent réunies en un seul corps, sous le commandement d'un officier général français, lequel corps formerait, pour l'armée mexicaine, une puissante réserve ; mais cette organisation ne paraît pas devoir parer à toutes les éventualités qui pourront surgir après le départ de notre drapeau...

Sa Majesté pense qu'il serait possible de former une nouvelle légion dont les cadres seraient français, sans exclusion toutefois des Mexicains ; les soldats seraient pris parmi les indigènes, dont les rangs seraient grossis par des hommes de bonne volonté que fournirait notre armée...

Six semaines plus tard, le maréchal Randon écrivait :

Je vous ai précédemment accusé réception de votre projet de constitution de la légion étrangère que nous devons laisser au Mexique. *Le moment ne me paraît pas encore venu de régler les détails de cette organisation*, et je crois qu'il convient de s'en tenir, pour le moment, à en arrêter les bases principales, dont j'ai déjà entretenu Votre Excellence dans plusieurs de mes dépêches, notamment dans celle du 1^{er} avril dernier...

Que pouvait le maréchal Bazaine au milieu de cette confusion de projets, au milieu de ces instructions contradictoires ? Il cherchait à obéir de son mieux si-

non aux ordres, du moins aux intentions qu'on lui manifestait, et, lui aussi, préparait des plans d'organisation destinés à disparaître promptement dans les cartons de l'administration.

Cependant Maximilien avait compris l'intérêt qu'il y avait pour lui à se rapprocher du commandant en chef et à ramener, entre leurs relations, cette cordialité qui les avait rendues faciles et utiles autrefois. C'est moins à un mouvement personnel qu'aux conseils du commandant Loysel, récemment rentré à Mexico, qu'il faut attribuer cet heureux changement. Loyal et dévoué aussi bien au souverain qu'il était autorisé à servir qu'à son pays même, le commandant rapportait à Maximilien les conseils les plus sages, reflet de ses entretiens avec Napoléon III. Il s'entremet avec courage; il ne négligea aucun effort pour, dans la sphère de son action, pallier les fautes et empêcher les divisions. S'il n'a pas réussi, c'est que la situation était plus forte que sa volonté, et que les événements étaient lancés avec une telle puissance qu'il n'était plus au pouvoir de personne de les détourner ni de les arrêter.

L'influence de ces bons conseils amena la lettre du 17 mai 1866 adressée par Maximilien au commandant en chef, sur la formation de l'armée :

... Afin d'atteindre sûrement ce but, je considère comme une obligation et même comme un devoir de conscience de me mettre avec vous, mon cher Maréchal, qui êtes le chef des deux armées, en relations complètes et suivies pour fixer d'une manière complète et définitive les plans d'organisation, assurer leur exécution, arrêter les dépenses à faire et déterminer les hommes à choisir.

En ce moment la question militaire me paraît devoir être envisagée sous trois points de vue essentiels : l'organisation urgente de 20,000 hommes de troupes nationales, la formation solide des corps mixtes que vous avez désignés sous le nom de *cazadores de Mexico*, et qui sont pour moi la base principale de l'armée future et de la pacification du pays..

Si nous nous mettons courageusement à l'œuvre, je crois que nous devons compter dans peu de mois sur un résultat brillant qui couronnera les efforts de valeur et de sagesse que vous avez déployés pour les intérêts de ce pays...

Maximilien se décida alors à tenter une première application du décret du 1^{er} novembre 1865, instituant le tirage au sort pour le recrutement de l'armée. L'essai fut restreint à trois départements : Puebla, Querétaro et la vallée de Mexico. Comme toutes les innovations, celle-ci produisit une vive impression; les mœurs n'étaient pas faites, non plus que les idées, à cette égalité des charges militaires, et les classes élevées de la société y opposèrent une vive résistance. Seule, la classe populaire parut s'y résigner.

Les efforts, infructueux d'ailleurs, que tentait le gouvernement de Maximilien pour l'organisation de la défense nationale se bornaient à l'armée de terre; le Mexique ne possédait aucune force navale. La marine française seule incombait donc le soin de surveiller les côtes immenses du vaste empire.

Deux divisions navales, l'une, celle du Pacifique sous les ordres de l'amiral Mazères, l'autre, celle de l'Atlantique, sous le commandement de M. le capitaine de vaisseau Cloué, s'efforçaient, par des dé-

monstrations militaires, d'amener la reconnaissance de l'Empire chez les populations côtières, ou donnaient la chasse aux navires américains et autres chargés de contrebande de guerre.

Les services que nos marins rendirent ainsi, le courage, le dévouement, la résignation qu'ils montrèrent dans des postes périlleux à tant d'égards, sont d'autant plus dignes d'éloges, et méritent d'autant plus le souvenir, qu'en presque tous ces cas la gloire à recueillir n'était en rapport ni avec les dangers, ni avec les efforts. Un jour devant San-Blas, un autre jour devant Guaymas ou Mazatlan, nos navires sillonnaient la mer par tous les temps, et ne se rapprochaient des côtes que pour y risquer la mort sous les balles ennemies ou sous les effluves pernicieux d'un affreux climat. C'est le cas de s'écrier avec le Cid :

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres !..

Les périls étaient les mêmes du côté de l'Atlantique, mais le rôle de la marine était plus considérable, car la division navale avait à assurer le service des transports entre le Mexique et la France. Vera-Cruz était resté le port où tout ce mouvement se concentrait. Les difficultés n'étaient plus aussi terribles qu'aux premiers jours de l'occupation, alors que le vaillant commandant Rose gardait la ville avec une poignée d'hommes, et montrait ce que peut l'énergie morale au milieu des périls les plus grands, mais la situation restait assez mauvaise pour que ses successeurs eussent leur part de gloire. C'était à cette époque

au capitaine de frégate Peyron qu'incombait la responsabilité des multiples services de ce port d'attache, et le choix était heureux.

Quant au commandant Cloué, devenu depuis vice-amiral et ministre de la Marine, il donnait les preuves de l'activité la plus grande et de l'énergie la plus précieuse. Sûr de Vera-Cruz, grâce à la présence du commandant Peyron, il se transportait alternativement sur tous les points de la côte.

Au commencement du mois de mai, il était à Matamoros ; il y séjournait quelque temps, inspectait ses défenses, et adressait au Maréchal un long rapport l'informant de la triste situation de cette place. Puis, quelques jours plus tard, une révolte des Indiens dans le Yucatan le rappelait à toute vapeur devant Campêche et Mérida, à l'extrême sud.

Lors des craintes conçues, dans le courant de 1865, au sujet de l'attitude des États-Unis, le Maréchal lui demanda confidentiellement son opinion sur le degré de résistance que pouvait opposer Vera-Cruz à une attaque de la flotte américaine. Le commandant Cloué connaissait trop son métier pour se faire illusion sur les défenses de ce port, mais la constatation du péril n'alarmait en rien sa bravoure, et il ajoutait à sa réponse ces calmes et belles paroles, où il traçait en héros son devoir :

... Nous chercherons à le faire cependant si les circonstances veulent qu'on nous laisse dans une situation aussi compromise. Je ne connais aucune situation, quelque déplorable qu'elle soit, qui autorise à se rendre sans combat. Nous combattons donc, mais nous succomberons ; ce résultat est certain.

Le commandant Cloué montrait en toute occasion une énergie vigoureuse. A la fin d'octobre 1865 il avait dû se porter de nouveau au secours de Mejia à Matamoros. Témoin de faits graves commis contre la neutralité par des soldats à la solde des États-Unis ou tout au moins protégés par eux, il adressa au général Weitzell, commandant les forces des États-Unis sur le Rio Grande une protestation à la fois correcte et ferme :

DIVISION NAVALE
DU
GOLFE DU MEXIQUE

Devant le Rio Grande, 6 novembre 1865.

N° 556

Monsieur le Général,

J'ai toujours été exactement renseigné sur tous les événements qui se passent aux environs de Matamoros, c'est vous dire que je connais parfaitement tous les secours que les soi-disant libéraux ont retirés et retirent encore du Texas, et en particulier de Brownsville.

Les hommes, les vivres, les munitions de guerre sont fournis à nos ennemis par des personnes qui relèvent de votre commandement ; les pièces d'Escobedo sont servies par des canonnières qui viennent de votre armée et ne sont même pas encore congédiés.

Les blessés sont reçus à l'hôpital de Brownsville ; les officiers d'Escobedo et de Cortina viennent journellement en armes dans cette ville prendre leurs repas, ou se reposer dans les intervalles de loisir que leur laisse l'attaque de Matamoros.

En un mot, Brownsville semble être le quartier-général des Juaristes, et personne ne doute que ni Escobedo, ni Cortina ne seraient en état d'entreprendre quoi que ce soit, s'ils n'avaient les ressources continuellement renouvelées du Texas pour les soutenir.

Je prendrai la liberté de vous rappeler, Monsieur le Général, combien a été différente de ce qui se passe ici la conduite de la France pendant la récente guerre qui vient de déchirer l'Union américaine.

La France est restée loyalement neutre : s'il en avait été autrement, si nous avions fait la centième partie de ce qui se fait à Brownsville ou sur les bords du Rio Grande, le peuple américain aurait protesté hautement, et il aurait eu raison.

Les lois internationales, adoptées par les nations civilisées, sont obligatoires *pour toutes*. De même que ces lois nous engagent d'honneur à rester neutres, *elles vous engagent* à votre tour ; car vous ne pouvez pas prétendre à être affranchis des règles sur lesquelles vous vous êtes appuyés, sous le prétexte qu'elles ne vous sont plus bonnes à rien.

Après vous avoir présenté les observations qui précèdent, Monsieur le Général, je termine ma lettre en protestant de la manière la plus formelle contre la violation flagrante de la neutralité sur cette frontière et particulièrement à Brownsville.

Veuillez agréer, etc.

G. CLOUÉ.

Le général Weitzell fut très embarrassé de cet exposé de griefs trop exacts ; c'est à peine s'il répondit par une lettre non signée. Le commandant Cloué fit justice de cette grossièreté en la lui renvoyant.

On voit par cet incident qu'en parlant haut et ferme on ne risquait pas grand'chose ; c'est une nouvelle confirmation de ce que nous avons dit au sujet de l'attitude des États-Unis : ils ne sont devenus agressifs qu'au fur et à mesure qu'ils savaient pouvoir l'être sans danger.